

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 44

Artikel: Dangereuse à courtiser : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sants que les précédents. Pour toute réponse, Monsieur, en homme pratique, s'en va, muni d'une feuille de papier timbré chez un médecin. Là, il se fait donner une déclaration constatant que sa santé est parfaite, que son pouls est calme, grâce à une sobriété exemplaire et à la grande égalité d'humeur qu'il a conservée. Il requiert ensuite le sceau et la légalisation du juge de paix, met la pièce sous pli et l'expédie à sa femme.

Voilà ce qui s'appelle faire les choses en règle, où je ne m'y connais pas.

Thermes-de-Lessus, 1^{er} novembre 1871.

L. C.

Concert de la musique militaire de Lausanne.

Tous ceux qui ont assisté au concert donné mardi par la musique militaire de Lausanne, ont agréablement passé leur soirée. La fraîcheur des décors, les costumes militaires de quarante-deux exécutants et de nombreux instruments de musique étincelant au feu de la rampe, animaient la scène.

Le *Pas redoublé* de Kastner, attaqué avec énergie et précision, ouvrit le programme et éveilla la gaieté dans la salle. Puis vint la *Marche triomphale*, composition due à un jeune artiste de notre ville, M. G. Junod, dont le goût tout particulier pour la musique n'a pas tardé de devenir un véritable talent. Il y a dans ce morceau de l'ampleur et un beau mouvement. Nous espérons que les productions de M. Junod ne s'arrêteront pas là et qu'il rencontrera dans sa carrière de la sympathie et de justes encouragements.

Un morceau d'opéra, de Verdi, où les solos de cornet et de baryton ont été fort remarquables, fut suivi d'une délicieuse et entraînant valse de Strauss, dont quelques motifs rappellent celle de Lauterbach. Elle suscita parmi les jeunes auditeurs, les demoiselles surtout, une envie irrésistible de danser, qui se traduisait par l'impatience des bottines cambrées marquant la mesure sur le plancher.

Ce joyeux mouvement de la salle ne fit qu'augmenter au gracieux *Quadrille des Nomades*, dont l'exécution correcte a été irréprochable. Des passages d'une excessive douceur contrastaient agréablement avec le brio et le caractère enjoué des chassés-croisés.

Nous devons mentionner encore l'ouverture de l'opéra *Poète et paysan*, œuvre fort originale; puis la *Marche funèbre*, de Beethoven, où les notes deviennent des pleurs, où chaque passage respire la plainte et le deuil. Rien de plus beau, rien de plus solennel qu'une telle musique.

Une charmante surprise nous était réservée pour la fin. Par un changement de décor à vue, la salle d'un vieux château fit place à un magnifique paysage, et la scène fut subitement transformée en bivouac. Divers groupes se formèrent, le tambour s'assit sur sa caisse, la clarinette alluma sa pipe et la flûte imitant le chalumeau, jouait des airs champêtres, tandis qu'à l'ombre d'un arbre quelques autres in-

struments mal assortis, s'en donnaient à cœur joie et transportaient le spectateur à l'abbaye de Monttherond.

Au second plan, un factionnaire d'une belle venue parcourait la scène d'un pas grave et mesuré.

On avait devant soi un vrai bivouac égayé par une fantaisie musicale, dont le caractère comique s'alliait à beaucoup d'originalité.

... Mais le tambour bat. Tous les musiciens en liesse reprennent leurs instruments, sonnent la retraite et le rideau tombe pour se relever bientôt à des applaudissements unanimes.

Nous n'avons entendu, à l'occasion de cette soirée, que des éloges sur la bonne tenue, la discipline des membres de notre corps de musique militaire et les incontestables progrès qu'elle a faits depuis quelques années.

Pour obtenir de tels résultats, il faut de la part du chef une grande persévérance, une direction habile et les qualités nécessaires pour se faire aimer et respecter. Tous ces titres, M. Gerber se les est acquis.

Aussi avons-nous été péniblement surpris en voyant dans la salle de nombreuses places vides. Nous aurions cru qu'on apprécierait mieux le dévouement d'un homme qui a toujours fait preuve de zèle et de bonne volonté, chaque fois qu'il s'est agi de mettre ses talents au service de quelque œuvre utile.

Indépendamment de ce que M. Gerber a fait pour la musique militaire, dont les concerts donnés en plein air, ont souvent récréé la population de Lausanne, celle-ci lui doit encore d'avoir fait disparaître presque complètement les ignobles mascarades qui troublaient nos rues à chaque fin d'année et exerçaient sur notre jeunesse une très fâcheuse influence.

Si la musique militaire veut bien nous donner encore quelques concerts, nous aimons à croire qu'ils seront mieux goûtés. Les dames peuvent y venir sans scrupules et sans compromettre leurs goûts artistiques; que ce mot de « musique militaire » ne les effraie pas. Il n'y a point là seulement des instruments aux airs bruyants et guerriers; non, ce sont aussi des instruments qui parlent, chantent et savent interpréter des œuvres musicales, parfois très difficiles, avec beaucoup d'art et de sentiment.

Un pianiste inconnu arrive-t-il dans notre ville en laissant flotter au vent ses longs cheveux, et précédé de réclames payées aux journaux, tout le monde court et la salle est comble: c'est un étranger.

Ce qui tient au pays, au contraire, ce que nous devrions tout particulièrement encourager, ne rencontre souvent que de l'indifférence; fâcheux travers dont notre public devrait bien se corriger.

L. M.

Dangereuse à courtiser.

III

Annita ne put résister au besoin de faire part de ce qu'elle éprouvait à son père qui marchait en silence, épiait tous les coins et recoins de la montagne. Il la regarda avec un mé-

lange d'étonnement et de joie, et lorsque Annita lui dit que du haut de ces monts, il lui semblait être la reine de la montagne, il s'écria : Il te semble que tu es la reine de la montagne? Tu es du moins la fille du roi de la montagne. Ici, dans ces montagnes, dans le royaume des chamois, ton père est roi, et malheur à qui prétendrait venir lui contester son territoire, il lui arriverait du mal.

A l'ouïe de ces mots, Annita frissonna de tout son corps. Elle ne connaissait que trop toute la menace qu'ils contenaient. Si retirée du monde qu'elle vécût, il était parvenu jusqu'à elle, des propos sur les actes de violence de Marco.

Marco mena sa fille, devenue muette, sur l'autre versant du mont. Ils suivaient un vallon retiré, plein de débris, et entouré de rocs s'élevant jusqu'aux nues. Tout d'un coup, le chasseur se blottit derrière un bloc de granit, en invitant, d'un geste silencieux, Annita à suivre son exemple. Il abaissa lentement son fusil, et mit en joue un point gris qu'elle n'avait pas encore remarqué et qu'il était difficile de distinguer d'avec les débris fantastiques de roc dont il était entouré. Au même instant, la jeune fille avisa trois autres chamois, séparés de la troupe et broutant sans crainte entre les buissons des roses des Alpes. Elle les enjoua promptement, sachant bien que son père viserait sur le chamois le plus éloigné, celui qui était en sentinelle, de sorte que son coup ne serait pas superflu. Le père lui lança un coup d'œil, et les deux fusils partirent en même temps. Le chamois en sentinelle, frappé à l'épaule, fit un bond formidable, se roula une fois ou deux sur lui-même, puis, tomba dans le vallon.

La belle chasseresse pâlit de dépit en se mordant les lèvres. Son père se retourna pour lui lancer un coup d'œil chagrin, et dans lequel, toutefois, perçait la joie qu'elle eût manqué son coup. Annita suivit de l'œil les chamois qui fuyaient. Elle crut en remarquer un dont la marche se ralentissait à vue. Tout d'un coup l'animal s'abattit et resta mort sur le terrain.

— Diavolo (diable)! s'écria Marco surpris, tu as aussi atteint le but! Voilà un fameux coup d'essai.

Les yeux d'Annita étincelèrent d'orgueil et de joie, mais quand, arrivée près de sa victime, elle vit l'œil et la tête de l'animal, la pitié s'empara d'elle au point qu'elle se sentit près de pleurer.

Quant à Marco, il n'était pas accessible à de telles impressions. Il se mit aussitôt à éventrer son chamois auquel il enleva les entrailles. Puis il attacha les pieds de derrière à ceux de devant, et suspendit son gibier à son cou. Il ordonna à sa fille d'en faire autant. Ce fut pour Annita une besogne inaccoutumée et pénible, et, quand elle eut achevé, elle trouva une autre peine à porter à travers les pierres roulantes et les cailloux des moraines un objet aussi lourd qu'un chamois.

Après une forte heure de marche silencieuse, le vieux s'approchant d'un grand bloc de pierre, jeta son fardeau à terre, et, avec le sourire sardonique qui lui était propre, regarda sa fille haleter derrière lui. Écrasée de fatigue, Annita posa son chamois à côté de celui de son père, puis se laissa choir sur l'herbe. Marco prit sa gourde, but une forte gorgée, puis la tendit à sa fille en l'engageant à en faire autant. Du reste, Marco ne buvait du vin que fort rarement, et Annita avait l'habitude de tremper à peine les lèvres dans le vin de Valteline de la cave de son père. Puis le père tira de sa gibecière une pièce de chamois fumé, il en découpa des tranches et servit sa fille à qui le vin rouge semblait autant de gouttes de feu dans les veines. Ses yeux éteints se ranimèrent d'un vif éclat, et, avec de tout autres idées elle se mit à admirer le paysage romantique et alpestre.

Tout d'un coup, Marco se leva, prit son fusil. Annita troublée dans ses rêveries, le regarda avec consternation. Les yeux du chasseur brillaient comme des charbons ardents, sous ses épais sourcils. Une fureur indescriptible lui bouleversait le visage. Il enjoua à l'instant. En suivant la direction du fusil de son père, Annita aperçut un jeune chasseur qui se reposait sur une saillie de rocher.

— Mort et enfer, grogna le vieux, d'une voix tremblante de colère, un chasseur étranger qui se permet d'entrer sur mes domaines. Heureusement qu'il ne nous a pas encore aper-

çus. Attends, freluquet, c'est la première et dernière fois que tu viens sur mes brisées.

Annita vit, avec terreur, son père mettre le doigt sur la détente, et, d'un mouvement convulsif, elle écarta l'arme meurtrière du vieillard hors de lui. Le coup partit et fut répété par tous les échos des rochers environnants.

Le jeune chasseur, fort désagréablement surpris, se leva de son siège pour regarder autour de lui. Il fallait qu'il eût entendu siffler la balle bien près de lui, car il arma aussitôt son fusil. Marco, d'un bond, se cacha derrière un rocher, pour se mettre à l'abri de la riposte, et, tout en accablant de malédictions sa fille, il se hâta de recharger son fusil. Annita resta paisiblement où elle était. Elle sentait fort bien qu'elle n'avait rien à redouter du jeune chasseur. Elle ne se trompait pas. Le jeune homme étonné de ne voir que la taille svelte de la belle fille des Alpes, n'hésita qu'un instant. Il redressa son fusil, descendit avec agilité de son roc, et, en quelques secondes, se trouva en face d'Annita rougissante.

Tout cela s'était passé si vite, que le vieillard caché derrière le roc n'avait pas achevé de charger son arme lorsque le jeune homme arriva.

Dans leur surprise, les deux jeunes gens ne trouvèrent pas un mot de salutation à s'adresser. Le jeune chasseur était bien certainement le plus beau d'entre tous les hommes qu'Annita avait vus jusqu'ici. Il portait le costume du Tyrol italien. Ce costume dessinait admirablement une tournure à la fois souple et vigoureuse. Sa figure ovale et régulière, brunie par le soleil, avait une paire de yeux brillants, dont l'éclat causa, à la fille du prince des montagnes, un trouble aussi involontaire que subit. Annita, dans sa simplicité naturelle, ne fit pas une impression moins vive sur le jeune tyrolien, et il faut dire que les sapins, les buissons, les rochers dont elle était entourée, rehaussaient ses charmes naturels. Muet de surprise et d'extase, il contempla les traits pâles et délicats de la jeune fille, on pourrait dire avec dévotion. Il y eut là un moment de silence dangereux pour le cœur d'Annita. Pendant ce temps, contre toutes ses habitudes, Marco resta sans remuer dans son coin. Le vieux, aussi madré qu'audacieux, employa ce temps-là pour jeter un coup d'œil rapide sur la situation.

Après la profonde horreur qu'Annita avait manifestée pour sa tentative de meurtre, il ne pouvait songer à tuer de sang-froid le jeune chasseur, sous les yeux de son enfant. D'autre part, il y avait, pour lui, quelque chose d'excessivement embarrassant, à paraître devant un adversaire dont il avait essayé de se débarrasser, en lui envoyant une balle.

Ce temps d'arrêt donna au jeune homme loisir de se remettre de sa surprise, pour adresser la parole à Annita.

— Excusez, Signora, dit-il avec une profonde révérence, l'étonnement que m'a causé votre présence dans cette solitude, a été tel qu'il m'a d'abord ôté l'usage de la parole. Après le coup de fusil, dont la balle a passé si près de mon oreille, je m'attendais à trouver ici toute autre chose que votre suave apparition.

Le visage d'Annita devint pourpre. La contemplation du jeune homme lui avait totalement fait oublier les circonstances dans lesquelles elle se trouvait. La mention du coup de feu mit le comble à son trouble; elle murmura quelques paroles incohérentes, pencha la tête et s'appuya contre le rocher.

En ce moment, le vieux Marco sortit de son gîte, fusil chargé, à la main.

— Ce n'est point ma fille qui a donné le coup de feu, c'est moi!

En prononçant ces paroles, il mesura le jeune homme d'un regard foudroyant. Celui-ci recula involontairement et reprit vivement son fusil.

— Laissez là votre badine, ajouta Marco d'un ton impérieux, et les yeux injectés de sang. Laissez là votre badine, elle n'a aucune valeur pour moi. Je suis Marco!...

(A suivre.)

Les nouveaux abonnés pour l'année 1872, recevront le journal gratis d'ici au 31 décembre.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELSILE.